

Le Greg

**Histoires courtes
« bloguesques »
Volume I**

Sous licence CC-O



Cette œuvre, via la licence CC-O, fait partie du domaine public vivant.

Toute copie, modification, diffusion, charcutage, élagage, enrobage, etc. est vivement conseillé et encouragé.

Vous pourrez trouver plus d'informations sur les licences Creative Commons sur le site de l'organisation :
<http://www.creativecommons.org>

Table des matières

Sous licence CC-O.....	2
Greg, c'est aussi.....	4
Un petit mot de l'auteur.....	5
Aujourd'hui, j'ai replongé.....	6
Stupéfaction : le faux Père Noël était un employé d'une grande marque de soda !.....	8
La ruée des temples a commencé.....	14
Charlie et l'EbookStore.....	17
La société M, première entreprise de distribution sans employé.....	29
Ces hommes qui avaient bâti leur maison sur de la tourbe.	34
C'est l'histoire d'un gars qui voulait changer le monde.....	38
La légende d'Inos et Golgoth.....	44
Un petit conte de Noël.....	49

Greg, c'est aussi

Vous pouvez également découvrir mes autres projets, mes autres écrits, ainsi que mes web-séries sur mon blog personnel, sur Atramenta, et d'autres plate-formes.

Je travaille sur deux séries actuellement, Ze Game Of Démocrassie, une satire de la vie politique belge, ainsi que sur l'Affaire Thomas J, une série se déroulant dans un univers dystopique et qui mélange plusieurs genres. D'autres nouvelles dans cet univers sont publiées, de manière moins régulière.

Vous pouvez également trouver, chez Lulu, mon premier livre, « Poèmes d'ado », en impression à la demande.

Retrouvez l'ensemble de mes histoires sur cette page :

<http://www.antredugreg.be/publications-et-projets>

Cette œuvre est à Prix Libre. Vous pouvez la télécharger, la lire en toute liberté. Ensuite, c'est à vous de décider si ce mini livre mérite une quelconque rétribution. Vous pouvez en découvrir plus sur le Prix Libre à cette adresse :

<http://www.antredugreg.be/cet-ideal-quest-le-prix-libre/>

Un petit mot de l'auteur

Il n'est pas forcément aisé de lire des petites histoires via une page de blog. Ce petit livre numérique est là pour pallier ce problème, afin que vous puissiez lire plus confortablement toutes ces petites histoires que j'ai écrites durant l'année qui vient de s'écouler.

Avant de vous laisser vaquer à la lecture de ce petit ouvrage, je voudrais vous remercier pour l'avoir acquis. Je voudrais également dédicacer et faire une mention spéciale à quelques personnes : Yves, pour m'avoir relu, corrigé et donné quelques conseils, ma petite maman, première supportrice et qui m'encourage continuellement, mais aussi ma petite femme chérie et mon fils, qui êtes mes rayons de soleil. Je termine aussi par une petite dédicace spéciale à Lionel, qui m'a redonné le goût de l'écriture.

Aujourd'hui, j'ai replongé

Aujourd'hui j'ai replongé. Malgré tous les pincements au cœur lorsque je m'apprêtais à franchir la ligne rouge. Malgré cette petite voix dans ma tête qui me disait que j'allais commettre l'irréparable. Malgré le fait que je sais que cet acte allait me ruiner la santé.

Les genoux flageolants, j'ai franchi une porte aujourd'hui. Parce que je savais que le cercle vicieux pourrait recommencer. Que j'allais donner mon argent à des personnes peu scrupuleuses, se faisant des milliards sur le dos de leurs clients. Que j'allais contribuer à la fortune de ces personnes vénales, n'ayant aucun remords quant à la destruction de la santé de leurs clients, en les abreuvant de produits chimiques, hautement toxiques pour leurs corps.

La main tremblante, je portais à ma bouche l'objet de mon vice. Et lorsque l'ingestion arriva, un sentiment d'exaltation me submergea. A chaque nouvelle prise, les impulsions électriques de mon cerveau envoyaient une sensation de délectation à tout mon être. Toute l'appréhension s'était envolée, faisant place à une volupté

chimique, sciemment conçue pour nous faire craquer. Tous les soucis de la vie quotidienne s'envolèrent, pour ne faire place qu'au plaisir de l'instant présent.

Mais une fois le méfait accompli, l'effet de délectation et de volupté en un clin d'œil s'estompa. Je me sentis sali, comme si j'avais subi en un rien de temps tous les mauvais traitements de la terre. Je me sentis honteux d'avoir trahi ma promesse de ne plus commettre cet acte infâme. Le trop plein de remords m'envahit d'avoir échoué contre cette dépendance, contre cette lutte que je m'étais imposée. Dégoûté d'avoir commis un écart à ma philosophie : à savoir ne plus donner d'argent à ces milliardaires véreux faisant tout pour amasser un gros pactole, reniant toute éthique ou compassion envers leurs semblables.

Aujourd'hui, je me suis senti sale. Aujourd'hui, je me suis senti faible. Aujourd'hui, j'ai été au MacDo.

Stupéfaction : le faux Père Noël était un employé d'une grande marque de soda !

Cette histoire pourrait être digne des plus grands contes de Noël. Un vieil homme, nommé Santa Claus, a été libéré aujourd'hui après 82 ans de captivité. L'affaire a été révélée au grand jour suite à un courrier au New York Times du prétendu Père Noël, qui n'en pouvait plus et a lâché toute l'affaire. En exclusivité, j'ai pu récupérer une copie de ce témoignage pour vous le traduire et vous le faire découvrir. Par contre, afin de respecter les devoirs d'enquête, je dois taire le nom d'une grande entreprise, impliquée dans l'affaire. Voici donc le témoignage écrit du faux père Noël :

« Je vous écris ce courrier parce que je n'en peux plus de me taire. Cela fait maintenant près de 82 ans que je garde ce secret en moi, et je pense que le monde doit être au courant de la plus grande supercherie mise en place par mon employeur. Cette supercherie a manipulé et trompé des millions de petits enfants de par le monde, et justice doit être faite.

Laissez-moi tout d'abord me présenter : je m'appelle

Peter Slauc et je travaille depuis bien longtemps pour cette marque de soda, appelée XYZ. Mon métier consistait à mettre le breuvage en bouteille et bien veiller à son expédition. En 1930, j'étais proche de la retraite, mais les ventes de la compagnie n'étaient pas au beau fixe. Les dirigeants de la compagnie cherchaient par tous les moyens de faire remonter les ventes et de faire de XYZ, une boisson incontournable, consommée dans le monde entier.

En septembre 1931, je fus convoqué par les dirigeants de la boîte. J'étais fort sur les nerfs, je pensais, vu mon vieil âge, qu'ils allaient me remplacer par quelqu'un de plus jeune, qui serait plus rapide et plus productif. Il n'en fut rien. Dans le bureau, tous les grands pontes étaient présents, et me parlaient très gentiment avec de beaux sourires. Ils avaient un plan pour sauver la boîte de la banqueroute. Mais pour cela, ils avaient besoin de mon aide.

Ils m'expliquèrent qu'ils avaient trouvé comment implanter l'image de XYZ dans l'esprit de chaque humain du monde entier. Ils allaient remplacer Santa Claus par le Père Noël, qui serait dès lors à l'image de la firme et plus à celle du vieux et désuet Saint Nicolas. Cela faisait des mois qu'ils travaillaient sur le projet. Ils

avaient même localisé son repère au Pôle Nord. Ils avaient d'abord tenté de l'approcher, mais ce dernier avait refusé toute coopération. La firme avait dès lors envoyé toute une armée de mercenaires et pris tout le refuge de Santa en otage. Le saint homme lui-même fut emmené en captivité, dans sa demeure d'été qui se trouvait en Finlande.

Il leur fallait quelqu'un pour le remplacer. Ils commencèrent à chercher une personne pouvant effectuer l'intérim, et ils tombèrent rapidement sur mon profil. Ayant une barbe, les cheveux presque blancs et un petit peu de ventre, je correspondais totalement à ce qu'ils demandaient. On me promit donc gloire, notoriété et ralentissement de mon vieillissement. Tout ce que je devais faire, c'était assurer le rôle du vieil homme pour les périodes de fête, le reste de l'année était pour moi quartier libre. Bien sûr, je devais me taire, et si je refusais l'offre, mon avenir, ma retraite n'étaient plus du tout assurés. Je n'avais donc pas trop le choix et j'ai accepté le job.

Avant de prendre mes fonctions au Pôle Nord, on commença une campagne marketing. Les spécialistes de la publicité remplacèrent les vêtements tricolores bien connus par des vêtements rouges et blancs à l'image de

la boisson phare. On me prit en peinture de toutes sortes différentes afin de faire les nouveaux panneaux publicitaires. Les résultats furent rapidement visibles : les ventes de boisson décollèrent à une vitesse fulgurante, et continuent encore à progresser aujourd'hui. Et l'image du vieil homme distribuant des cadeaux fut à jamais remplacée par l'image imposée par XYZ dans l'inconscient collectif.

Après les poses, les photos, je pris donc mes quartiers dans cette région reculée de l'Arctique. Le refuge de Santa était devenu un vrai camp de travail : les petits lutins qui fabriquaient les jouets étaient tenus en otage, des barbelés et miradors érigés sur tout le périmètre du lieu. Les lutins étaient devenus des travailleurs forcés, et travaillaient pendant plus de 16 heures par jour. La vision était assez abominable, mais moi aussi, je n'avais pas le choix. Si je vendais la mèche ou tentait quoi que ce soit, j'aurais eu aussi des problèmes, et donc ne tentais rien. Et au fur et à mesure du temps, on me donna également des tâches supplémentaires. La télévision fit son apparition, et je dus commencer à faire des spots publicitaires télévisés.

Pour la fabrication des jouets, on a tenu une petite vingtaine d'années avec les petits lutins comme

travailleurs forcés. Mais les problèmes commencèrent à affluer. Les lutins, en l'absence du vieil homme, se mirent à dépérir. Le lieu, fort coloré, commençait à se ternir. Pour essayer de faire tenir les petits lutins, les dirigeants de la boîte eurent l'idée de leur faire boire du soda non dilué. Rien n'y fit. Bien au contraire, le dépérissement des petits travailleurs s'accéléra. Il fallait trouver une solution.

Profitant du rideau de fer, les administrateurs de la boîte allèrent trouver les dirigeants soviétiques. En échange de plusieurs hectolitres, les cadeaux seraient construits dans les goulags, avec la manne de travailleurs forcés disponibles. Cet arrangement dura jusqu'à l'effondrement du mur de Berlin. Avec l'ouverture des frontières, il devenait de plus en plus difficile de garder le secret. Mais il n'était plus possible de faire travailler les lutins : avec le temps, l'absence de la magie du vieil homme, ils étaient tous morts. Il ne restait que ma personne et quelques gardes au refuge.

Les administrateurs de la firme trouvèrent rapidement une solution : l'explosion démographique battait son plein en Asie du Sud-Est, et des milliards de personnes réclamaient un emploi ! La main d'œuvre était disponible à foison ! La marque XYZ négocia donc

avec tous ces pays selon les mêmes conditions qu'avec l'Union Soviétique, mais fit encore pire : elle permit à tous ses autres copains véreux de venir s'installer là-bas. Tout le monde était gagnant : main d'œuvre bon marché, la population dans ces pays était tellement occupée, que cela coupait toute envie de révolte sur place. Des milliards de jouets, vêtements et produits technologiques étaient fabriqués à très faibles coûts, permettant aux copains de XYZ d'encore plus s'enrichir.

Voici où en est la situation à l'heure où je termine mon témoignage. Je me fais vieux, je me sens coupable et fatigué. Ces secrets sont devenus trop lourds à porter, et je pense que le monde doit savoir ce qu'il se passe. »

Suite à ce témoignage, une enquête a été ouverte. Le vrai Santa Claus a pu être libéré des infâmes geôliers. Le vieil homme libéré a refusé d'être pris en charge par des services de soin, exigeant de suite qu'on le ramène à son refuge. Et c'est là que la vraie magie de Noël opéra : comme par magie, tout le refuge et ses habitants reprirent vie, comme s'il ne s'était rien passé. Santa pardonna à l'usurpateur, qui décéda, soulagé, peu de temps après. Quant aux dirigeants de cette grande marque de soda, ils sont tous en fuite et recherchés activement par les services de police.

La ruée des temples a commencé

Bruxelles, 3 janvier 2014. Une horde massive envahit les rues de la capitale. Les festivités pour la religion principale en Occident vont commencer. Elles vont durer un bon mois, mais le premier jour est synonyme de fête et où la consécration atteint son paroxysme.

9H30. Un Dong retentissant dans toute la ville, annonce l'ouverture des festivités. Les temples ouvrent leurs portes, laissant place aux milliers de fidèles en furie, se ruant dans ces lieux sacrés. Ces derniers rentrent tous simultanément dans une transe extatique qui leur coupe toute interaction avec leur environnement et entourage. Seul la satisfaction de leur dieu est présente dans leur esprit. Et pour le satisfaire, tous les coups sont permis : il encourage compétition, coups bas, mises à terre. La ruée dans les temples provoque moult bousculades, des femmes tombent littéralement par terre, piétinées par les autres fidèles, ceux-ci abandonnant toute conscience, laissant place aux instincts les plus primaires, au grand plaisir de leur dieu adoré.

Une bagarre éclate entre deux fidèles : en effet, il ne

reste dans un temple qu'une dernière effigie d'un des prophètes et deux femmes se battent pour obtenir sa faveur. Les coups sont violents, des faciès de rage et de colère submergent les deux dévotes. Une des deux tombe à terre, une touffe de cheveux en moins, restée dans la main de son adversaire qui fulmine. Dans son autre main, l'objet tant convoité est totalement détruit suite aux démonstrations guerrières des deux comparses. Elle se rejette sur sa victime de rage et la roue de coups, jusqu'à ce que les gardiens du temple viennent appréhender les deux femmes.

Dans une autre allée du temple, la foule est en ébullition : il ne reste que cinq projections holographiques disponibles. Bien que la majorité des fidèles en possède déjà plusieurs types, la ruée provoque un ras de marée humain, emportant tout sur son passage. Les pauvres badauds se trouvent happés, contraints de suivre la marée. Un des fidèles a réussi à acquérir le précieux objet : commence pour lui une lutte sans merci pour sa propre survie. Tel un joueur de football américain, il rue dans la foule, son précieux sésame bien enserré contre son corps, bousculant et se forçant un passage vers le lieu de dépôt de l'offrande. Il arrive en vue du lieu convoité, mais n'est pas au bout de ses peines, la file pour déposer ses offrandes est énorme. La foule devant lui trépigne d'impatience, des mots grossiers sont

échangés entre fidèles, les uns accusant les autres d'avoir osé les dépasser.

Après une bonne demi-heure d'attente, de bousculades et de jolis noms d'oiseaux échangés, notre fidèle va enfin pouvoir sentir la délivrance. Tout en sortant son sésame à offrande, il fait une petite prière au prophète du nom de Bancontact afin que son don soit accepté par le dieu. Au bout de quelques secondes d'incantation, le verdict retentit par une petite annonce sonore : offrande acceptée ! Un frisson parcourt l'échine de notre fidèle. La satisfaction, le besoin du fidèle sont enfin comblés. Il sort du temple satisfait, et se réjouit déjà des prochaines festivités, qui se dérouleront au mois de juillet. De nouveau, il pourra satisfaire le dieu consumérisme et ses périodes d'hommages appelées Soldes.

Charlie et l'EbookStore

Écrit initialement pour le Ray's Day, et publié sur le blog le 22 août 2014.

Charlie s'était perdu. Il est vrai que venir de sa petite enclave isolée et perdue de l'Illinois dans cette grande ville qu'était Denver, il y a de quoi perturber un petit garçon qui n'a jamais vu la ville. Des hautes tours immenses, tellement grandes que Charlie n'en voyait pas le bout. Cela changeait de ces maisons luxueuses, réservées aux hauts-cadres des corporations, gagnées par un zèle excessif et une fidélité hors de toute épreuve envers ses employeurs. Mais dans cette immense cité, tous ces hommes et femmes, grouillant de partout, telle une fourmilière géante, le perturbaient du haut de son petit mètre, n'arrêtaient pas de le bousculer, tant cette marée humaine ne semblait pas se soucier de lui, et encore moins le voir.

Il avait dû lâcher la main de sa maman, et en à peine trente secondes, n'arrivait pas à la retrouver, tellement cette horde humaine remplissait le moindre espace dans ces rues. Il savait néanmoins qu'il ne serait pas perdu longtemps, avec les technologies actuelles, on ne perdait jamais la trace de quelqu'un plus d'une demi-heure. Il se mit donc en quête d'un endroit où il pourrait se mettre à l'abri de toute cette masse, et attendre bien sagement papa et maman.

En évitant les piétinements et les bousculades, il se fit

un chemin à travers ce grand boulevard. Il arriva très vite à trouver une petite ruelle, où le passage était nettement moins fréquent. Elle semblait un peu mal famée, les murs étaient délavés, des lambeaux de vieilles affiches se décollaient des façades toutes décrépies. Mais un panneau attira rapidement le regard de Charlie. Il clignotait en émettant une sorte de grésillement. Il n'avait jamais vu pareille pancarte. Elle semblait venir d'un autre âge. Dessus, Charlie arriva rapidement à lire son inscription : « EbookStore ». Charlie aimait bien les e-books : le texte défilait devant ses lunettes, s'adaptant à sa vitesse de lecture. Et quand il était trop fatigué pour lire ou quand il ne voulait pas se concentrer suffisamment pour faire autre chose en même temps, une voix synthétisée lui lisait le texte. Piqué par sa curiosité, Charlie poussa la porte du magasin.

C'était un vieil établissement. Les murs étaient complètement défraîchis, la peinture, qui devait être blanche à la base était toute jaunie et s'écaillait par endroits. Sur chaque mur, on trouvait de grandes bornes, avec des écrans tactiles énormes. Charlie ne reconnaissait pas ce genre de technologie, elle devait être assez ancienne. À l'heure actuelle, les projections holographiques étaient monnaie courante et la majeure partie des commandes se faisaient oralement, avec l'aide d'un capteur devant lequel on passait son poignet pour valider le paiement. Sur chaque borne, il y avait un panneau annonçant un genre littéraire : policier, science-fiction, fantastique,... Charlie parcourait toutes ces bornes, regardant ce qu'elles contenaient. Uniquement des ouvrages anciens, pas de nouveauté, et Charlie découvrit que le livre le plus récent avait été paru il y a au

moins 20 ans.

Pourtant, tout au fond de l'établissement, une borne attira nettement plus le regard curieux de notre petit Charlie. Elle était éteinte, et aucune marque, aucune indication n'était apposée dessus. Charlie s'approcha de cette machine, et commença à la scruter pour voir s'il pourrait l'allumer. Il cliqua sur les écrans, aucune réaction, la machine ne sembla pas répondre à ses stimuli. Il parcourut la machine de ses petites mains, cherchant le moindre mécanisme. Rien. Il donna un petit coup de pied dans la borne, toujours rien. Son insatiable curiosité et une petite frustration grandissantes, le firent jurer, demandant au ciel ce qui pouvait bien se cacher dans cette machine mystérieuse, et se faisant, il mit ses petites mains à l'arrière de la machine, lorsqu'il toucha un petit interrupteur.

Et là, comme par magie, la borne électronique sembla lui répondre. Charlie entendit un bruit sourd, tel un vrombissement, et la machine commença à bouger, faisant place à un petit couloir qui s'enfonçait dans le mur de la bâtisse. Une odeur inconnue arriva jusqu'aux narines de notre petit garçon, un mélange de renfermé, de poussière et une essence qui lui était totalement inconnue. Charlie osa passer sa tête vers ce petit passage, et entendit une quinte de toux, probablement d'un vieil homme, et juste après, il entendit ces mots :

« Viens, mon garçon, entre, n'aie pas peur ! »

Charlie décida d'avancer, et s'enfonça dans ce petit espace dans le mur, bien caché par cette borne. Un

spectacle incroyable s'ouvrit à ses yeux. Une pièce cachée dans cet édifice, avec des étagères partout, remplies d'objets qu'il n'avait jamais vus. Ils se ressemblaient tous, bien alignés sur les étagères, et on en trouvait des piles émergeant du sol tels des stalagmites, des objets rectangulaires, ayant tous la même forme ou taille, mais avec des illustrations et inscriptions différentes sur leurs faces ou tranches. Charlie était fasciné. Et au milieu de cette pièce, un vieil homme, était assis dans un fauteuil vermoulu, tenant un tel objet dans ses mains, comme si c'était son bien le plus précieux.

« Approche, je t'attendais », lui dit-il.

Charlie, pas peureux pour un sou, s'avança vers lui en se frayant un chemin dans ce dédale d'objets, et n'ayant pas sa langue en poche lui demanda :

« Mais vous êtes qui monsieur, et tous ces objets, qu'est-ce que c'est ? »

Mais ce sont des livres mon garçon !

Charlie commença à paniquer. Si c'était bien ce que le vieux monsieur disait, et si c'étaient des gens d'une corporation qui le retrouvaient, il aurait des sacrés ennuis. Les livres étaient interdits depuis longtemps, et ils avaient été tous brûlés depuis belle lurette. Il avait aussi entendu des rumeurs comme quoi les gens qui avaient été attrapés avec ce genre d'objet avaient tout simplement disparu. Malgré la fascination que de tels objets lui suscitaient, la panique montait en lui, grandissante, à tel point que ces jambes commencèrent à

trembler.

— Tu ne dois pas paniquer, Charlie, tu ne risques rien ici.

— Mais, c'est interdit les livres, je devrais vous dénoncer ! Et puis, comment connaissez-vous mon nom ? Je ne me suis pas présenté à vous !

Le vieil homme lui sourit, et enleva ses vieilles lunettes pour les frotter sur un bout de chiffon, avant de les remettre sur son pif.

— Je te l'ai dit, Charlie, je t'attendais. Depuis bien longtemps, en fait. Parce que j'ai quelque chose à te donner. Mais avant cela, on va parler un peu, toi et moi. Mais je t'en prie, assieds-toi, je sais qu'il n'y a pas beaucoup de place par ici, mais pousse donc quelques livres. Et ne t'inquiète pas pour tes parents, ils te retrouveront assez vite, le temps qu'on ait discuté tous les deux.

Charlie ne se fit pas prier. Il commença à déplacer quelques ouvrages, tout en jetant des regards fugaces sur leur couverture. Il n'avait jamais entendu parler des auteurs de ces livres, ni même des titres de ces ouvrages, alors que Charlie était un passionné de lecture. Le premier avait une représentation d'un personnage étrange, mais souriant, appelé vraisemblablement Dalaï-lama. Le second, qu'il eut en main avait pour titre *la Divine Comédie*, d'un certain Dante Alighieri, un autre, avait pour titre *1984*, avec la tête d'un bonhomme menaçant comme illustration. Charlie, en poussant les

ouvrages, vit également d'autres titres sans le moindre nom d'auteur. L'un s'appelait *la Bible*, et l'autre, il n'aurait pas su dire, car les symboles, si c'était bien une écriture, lui étaient totalement inconnus. Il continua à en déplacer, jusqu'à ce qu'il puisse s'asseoir en tailleur sur le sol, mais les questions commençaient à s'entasser dans sa petite tête, et surtout, une envie grandissante de dévorer tous ces livres, les uns après les autres. Une fois confortablement installé, il attendit que le vieil homme devant lui se décide à prendre la parole.

— Dis-moi, Charlie, que sais-tu de notre monde ? Je veux dire, de notre histoire, comment notre société est devenue ce qu'elle est actuellement ?

— Ce que nous apprenons grâce aux télé-formations, ce que nous avons besoin de savoir pour le métier qui nous a été attribué, après nos tests psycho-techniques ! Et comme l'histoire est réservée normalement aux bibliothécaires et historiens, je n'ai eu droit qu'à une télé-formation de quelques heures !

— Mais que dit-elle, cette télé-formation, comme tu dis ? Je dois dire que ce néo-terme ne m'est pas très familier !

— Qu'il y a eu de gros soucis. Des révoltes, des guerres, des famines. Que les hommes au pouvoir étaient gangrenés par la corruption et que les gens en avaient assez. Qu'il y avait des dogmes, appelés religions, et qu'ils étaient utilisés pour monter les hommes les uns contre les autres. Pendant une grande guerre qui a fait plein de morts, un être géant est apparu dans le ciel, et a appelé

tout le monde à se mettre sous la bannière des corporations. Elles sont arrivées et ont mis un terme à tout cela, pour que nous puissions vivre en paix et en harmonie. Mais qu'il y a encore des régions, des peuples, qui refusent le regard bienveillant des corporations et ils utilisent des armes pour nous attaquer !

Charlie était un peu perplexe. Ce vieil homme, avec tous ces livres autour de lui, devait en savoir des choses ! Alors, pourquoi posait-il ce genre de questions ? Avait-il seulement lu ces livres ? Et comment se faisait-il qu'il ne connaissait même pas des néo-termes basiques tels que télé-formation ? Les questions se bousculant dans la tête de Charlie, le vieil homme prit une grande inspiration et commença à parler.

« Ce que tu racontes est en partie vrai, mais seulement la réalité, la véracité des propos que l'on t'a inculqués est totalement tronquée. Rares sont les personnes comme moi, qui ont survécu à tous ces événements, et nous vivons maintenant cachés. Parce que si nous parlions publiquement, nous serions exécutés sur le champ. Parce que la vérité, pas bien compliquée, est que vous avez été manipulés. Et quand je dis vous, c'est bien l'Humanité tout entière, enfin cette immense partie vivant dans ce que vous appelez le Nouvel Empire Mondial. Parce que ces personnes, bien au-dessus, à la tête des corporations ne veulent qu'une chose : votre consentement silencieux et docile. La vérité est que tout être vivant dans cet empire n'est ni plus ni moins qu'un esclave qui s'ignore, et qui n'a aucune volonté propre, ni la capacité de penser par lui-même. »

Charlie était bouche bée. Les mots du vieillard s'entrechoquaient dans sa tête, et bien qu'il ne comprenait pas tout ce qu'on venait de lui dire, il se sentait un peu perdu. Lui ? Un esclave ? Ce n'était pas possible. Il se télé-formait quand il le voulait, jouait quand il le voulait. Un esclave, pour lui, c'est comme un robot, qui faisait uniquement ce qu'on lui disait de faire.

« Ne t'inquiète pas, je vais te donner plus de détails, même si le temps nous est compté et que je ne pourrai pas tout t'expliquer. Mais au moins, tu auras une petite idée de ce qu'il s'est réellement passé.

L'être humain est un être extraordinaire, il est capable de tant de choses, du bien comme du pire. Mais des hommes malintentionnés, avides de pouvoir, ont gangrené toute la société. Pour parvenir à leur fin, tout leur était permis, et ils corrompirent tout ce qu'ils purent, s'infiltrant dans toutes les strates de la société, susurrant aux chefs des mots dans leurs oreilles pour que leur volonté soit faite. Ils montèrent les hommes les uns contre les autres, et créèrent un chaos incommensurable. Mais vers les années 2010, beaucoup de monde se rendit compte de leur supercherie. Ils commencèrent à se révolter. Parallèlement, des hommes et femmes commencèrent à exploiter tout leur cerveau, et développèrent des sens hors du commun. Tu pourrais appeler ça des super-pouvoirs, mais ces personnes développèrent des sens que les humains avaient perdu depuis longtemps, comme pouvoir lire dans les pensées, déplacer les objets rien que par la force mentale, et beaucoup d'autres capacités qu'il est impossible de toutes nommer maintenant.

Mais ces mauvais hommes avaient tout prévu, leur plan était en marche de longue date, et ils mirent, en 2014, la phase finale de celui-ci en exécution : la domination totale de l'humanité. Avec des stratagèmes que je ne sais expliquer, ils ont créé cette image dans le ciel, comme tu l'as dit plus tôt, et ils se sont mis à découvrir en se mettant sous la bannière des corporations. Tous les hommes avec des pouvoirs furent emprisonnés, considérés comme des hommes mauvais, et l'on n'entendit plus parler d'eux. Ils mirent au point une technologie, mais je ne sais pas laquelle exactement, qui leur permit que de telles choses ne puissent plus se reproduire.

Ils enfermèrent l'Humanité, l'empêchant de penser par elle-même. Et leur pire ennemi n'était autre que les livres. Parce qu'ils permettent la réflexion, le développement de l'imagination. Et c'était quelque chose que les corporations ne pouvaient pas se permettre. Ils furent donc interdits, et toute littérature ou texte permettant une once de réflexion fut banni. Les écrivains furent massacrés. Et depuis, les rares auteurs sont des personnes écrivant des histoires insipides, sans sentiment, et uniquement approuvées par des corporations telles que Deysni. Les seuls textes qui vous sont accessibles le sont par vos lunettes, qui analysent votre activité cérébrale pendant que vous les assimilez. Mais n'aie crainte, ici, tes lunettes ne sont pas en état de fonctionner. »

A ces mots, Charlie réalisa, que oui, en effet, il n'avait plus reçu aucun signal depuis dans ses lunettes, depuis

qu'il était rentré dans le bâtiment. Il les sortit, vérifia si elles étaient en état de fonctionner. Mais malgré la pression sur le bouton de mise en marche, celles-ci refusaient d'émettre le moindre signal. Il les plia et les mit dans la poche de sa chemise.

« Tu vois », reprit le vieil homme, « j'ai bien connu ton arrière-grand-père. C'était un homme bon, un rêveur, et il aimait écrire plus que tout. Il écrivit des tas d'histoires, mais il avait peur. Peur que les gens ne réfléchissent plus, qu'ils perdent le goût de la lecture. Il a tenté d'avertir nombre de personnes de cette peur, via un livre. Et sa grande crainte est arrivée. Avec la mise en place de cette dictature, plus aucun livre n'est lu, plus aucun livre ne semble exister. »

Il tint fermement le livre qui reposait sur ses genoux, comme si c'était le bien le plus précieux au monde. Et il le regardait, avec une petite larme qui semblait couvrir ses yeux fatigués.

« C'est pourquoi tu dois le prendre », dit-il à Charlie. « Le lire, le garder précieusement, c'est un des rares exemplaires qui existent encore du livre de ton aieul. Et si tu y arrives, prête-le à des personnes dignes de confiance. Parce que le monde doit savoir, le monde doit ouvrir les yeux. Et quand tu seras prêt, tu reviendras me voir. »

Il tendit le livre à Charlie, qui eut juste le temps de voir le début du titre du livre, qui commençait par FAR. Mais une voix semblant sortir d'outre-tombe l'interrompit dans la lecture du titre. Quelqu'un semblait l'appeler, mais cette voix semblait lointaine, et en même temps

partout à la fois.

« Maintenant, cache le livre. Parce qu'il ne faut surtout pas que les autres le trouvent avant que tu aies fini de le lire et que tu aies commencé à le partager. Et lorsque ce sera accompli, que tu seras éveillé, nous nous reverrons. Car tu auras trouvé le pouvoir et le moyen de communiquer avec moi. A ce moment-là, je te passerai d'autres livres, afin que tu puisses transmettre ces œuvres perdues au monde entier. »

Charlie s'exécuta, glissa le livre dans son pantalon et mit sa chemise par au-dessus. Il n'avait pas d'autre moyen de cacher son précieux secret, et en même temps, il était persuadé que personne ne le trouverait. Mais cette voix, cet appel devenait de plus en plus intense.

« Charlie, Charlie ! »

Charlie sentait que quelque chose lui donnait quelques a – coups dans son bras droit. Et c'est là, dans cette ruelle mal famée de Denver qu'il ouvrit les yeux. Ses parents se tenaient devant lui, tentant de le réveiller de ce qui semblait être un profond sommeil. Charlie regardait autour de lui, aucune trace de l'EbookStore, son entrée, tout comme sa pancarte électrique grésillante, n'étaient tout simplement pas là, laissant place à un mur de briques rouges délavé.

Charlie soupira. Tout cela n'aurait été qu'un mauvais rêve ? Pourtant, cela semblait si réel ! Il aurait tant aimé tenir tous ces livres et pouvoir les lire. Il aurait bien aimé. Mais en se relevant, il sentit que quelque chose

ralentissait sa progression. Quelque chose était caché sous sa chemise, un petit objet rectangulaire légèrement souple, coincé dans son pantalon. Bien plus tard dans la soirée, lorsque Charlie fut rentré chez lui dans sa petite bourgade perdue au fin fond de l'Illinois, il osa sortir cet objet de sa cachette. C'était un livre, et sur sa couverture, il était simplement marqué ces quelques mots :

Ray Bradbury
FARENHEIT 451

La société M, première entreprise de distribution sans employé

C'est une grande première, en ce vendredi soir de mai 2017. Ici, à Bruxelles, vient d'ouvrir le premier magasin sans employé. M, cette nouvelle société, a été bâtie sur les cendres de cette vieille entreprise de la Grande Distribution, qui fit faillite l'année dernière. Ses gestionnaires, pour relancer l'activité économique, ont pris un pari risqué : se passer entièrement de personnel. Voici donc, en exclusivité, l'interview de Monsieur B, administrateur de cette nouvelle société.

— Suite, à votre annonce, nous avons été perplexes. Comment vous est venue l'idée d'une entreprise sans employé ?

— Ce qui a coûté le plus à notre ancienne compagnie, c'était la masse salariale. Cette charge était tellement élevée que l'ensemble de notre chiffre d'affaires n'arrivait plus à la maintenir. Nous ne sommes pas les seuls dans ce cas, regardez tous nos concurrents, ils ne font pratiquement plus de bénéfices et licencient énormément pour rester un minimum rentable. De plus, avec

l'évolution des technologies et les progrès en robotique, toute la manutention peut être robotisée. C'est pourquoi nous avons pris ce pari, car en plus les marges d'erreur, avec les machines, arrivent à zéro, ce qui n'est pas le cas avec un être humain. Tous nos tests l'ont prouvé, notre centre de distribution est beaucoup plus efficace et peut fonctionner 24h sur 24 !

— Vous dites donc que votre centre de distribution n'emploie aucun humain ? Et pour le transport, comment faites-vous ?

— Oui, il n'y a aucun humain qui y travaille. En cas de problème et de dysfonctionnement, le centre de robotique qui nous a vendu ses appareils se déplace chez nous et règle automatiquement le problème. Quant au transport des marchandises, nous avons fait temporairement appel à une société de sous-traitance. Le conducteur n'a même pas à sortir de son camion, nos machines sont capables de charger et décharger le camion tout seul. Comme tout est contrôlé informatiquement, un manque lors d'une commande est automatiquement détecté et reporté au fournisseur. Quant à la livraison en magasin, il n'y a aucune marge d'erreur possible. Et bientôt, nous pourrons également nous passer de sous-traitance pour le transport, lorsque la commercialisation des GoogleTrucks (ndlr : camion automatisé, comme les voitures sans pilote

commercialisés par Google) sera effective l'année prochaine. Nos camions sont déjà commandés, nous attendons juste le lancement officiel et la livraison.

— Et en magasin ?

En magasin, c'est pareil. Les produits sont mis en rayon par des robots, principalement hors des heures d'ouverture, pour ne pas gêner nos clients. Le facing se fait automatiquement par le rayon lui-même qui avance les produits dans le rayonnage lorsqu'un trou est calculé. Pour les commandes de réapprovisionnement, tout est calculé selon les ventes effectuées. De plus, comme tout le monde a maintenant l'habitude des caisses automatiques et du self-scanning, nous n'avons plus besoin de caissier non plus.

— Mais cela reste dangereux, de ne pas avoir de contrôle humain. Vous n'avez pas peur des vols ?

Absolument pas ! Tous nos produits sont équipés de nanopuces RFID. Celles-ci sont désactivées lors du passage en caisse. Si quelqu'un tente de passer le portique de sécurité avec un produit non scanné, les portes se ferment automatiquement et les services de police sont automatiquement prévenus. Ce sont eux qui se chargent de la verbalisation ou de l'arrestation

éventuelle d'un voleur. Nous avons d'ailleurs conclu un accord, la première contravention fait place à une amende. Des méfaits successifs font l'objet de plainte plus élevées. Quant aux problèmes de caisses, ils sont inexistant, tous les paiements se font de manière électronique.

— La grande distribution est un secteur qui compte énormément d'emplois. N'avez-vous pas peur que vos concurrents vous emboîtent le pas et que cela crée de nouvelles catastrophes sociales ?

— Si nos concurrents nous emboîtent le pas, il leur faudra du temps pour s'adapter à ces technologies. L'avantage que nous avons eu est que nous avons pu partir sur les cendres d'une ancienne entreprise, et comme elle n'était plus en activité, nous avons pu rapidement tout mettre en place. Le temps d'adaptation de la concurrence nous permettra certainement de mieux appréhender ce problème et de le contrecarrer, sans compter les turbulences d'un mouvement social suite à une vague de licenciement, qui ralentira le processus. Quant à une catastrophe sociale, ce n'est pas de mon ressort, c'est aux politiques à prendre réellement en compte l'évolution technologique, ce qu'ils n'arrivent pas à faire depuis belle lurette. Je ne suis pas là pour faire du

social, je suis là pour faire tourner ce commerce. Une baisse de chiffre d'affaires ? Je ne m'en fais pas, les gens auront toujours besoin de nous pour leurs besoins de base.

Ces hommes qui avaient bâti leur maison sur de la tourbe.

Un beau jour, quelques hommes virent un terrain de rêve. Ils décidèrent de l'acquérir afin de construire leur demeure, une demeure solide où ils pourraient terminer leur jour. Ils firent des beaux plans pour se construire une superbe maison, immense et confortable, afin que chacun puisse y être à l'aise.

Mais rapidement, au moment de creuser pour poser les fondations, ils se rendirent compte que ce terrain n'était qu'une épaisse couche de terre qui reposait sur une énorme étendue de tourbe.

— Ce n'est pas grave, dit le premier, nous n'avons qu'à modifier un peu les plans, et faire une dalle flottante. Comme cela, plus de problèmes !

Et tous acquiescèrent, firent les modifications nécessaires au plan afin de construire la maison de leur rêve. Les premières années passèrent, et ce fut bon. Ils vivaient des jours tranquilles dans leur demeure de rêve, où chacun se plaisait. Mais le bonheur ne fut que de

courte durée, et rapidement, la maison commençait à s'enfoncer. Il fallait illico faire quelque chose, sinon d'ici quelques années, elle aurait complètement sombré.

— Ce n'est pas grave, dit un deuxième, nous n'avons qu'à mettre des drains, cela asséchera la terre et la maison ne sombrera plus !

De nouveaux, tous acquiescèrent et firent placer des drains. Pendant quelques années, la situation était stabilisée, et ce fut bon. Ils vivaient, de nouveau insouciant, dans leur superbe maison. Mais au bout de quelques années, les drains ne suffirent plus. Ils n'arrivaient plus à pomper toute l'eau qui s'emmagasinait sous leur toit.

— Nous n'avons qu'à mettre des pieux, s'écria un troisième. Comme cela, nous pourrons relever ce qui s'est déjà enfoncé, et comme la maison sera bien stabilisée, fini les problèmes !

Une troisième fois, tous acquiescèrent, et ils firent venir des grandes machines ultra sophistiquées pour placer ces pieux et relever l'édifice. Une fois ce dur labeur

effectué, ils furent tous satisfaits. Leur maison était relevée et ne s'enfonçait plus, et ce fut bon. Ils profitèrent quelques années encore de leur splendide maison.

Mais le sol n'était pas stable, et au bout de quelque temps, il commença à bouger. Un des pieux se déplaça et ne maintenait plus la maison correctement. Le pieu bougea encore plus et abîma le sol de la maison, quelques minces trous furent faits dans la structure, et laissèrent entrer un peu d'eau. Ces trois hommes, de concert, décidèrent vite de colmater les brèches. Mais ils avaient beau colmater les brèches, de nouvelles apparaissaient presque instantanément après que la dernière soit réparée.

Mais un homme avait repéré leur manège. Il venait d'acquérir le terrain à côté, et voyant les problèmes de ses voisins, avait fait une étude du sol pour construire son propre logis. Il avait repéré les endroits stables de sa propriété, fit toutes les études nécessaires pour pallier les problèmes qu'il avait constatés, à cause des mésaventures de ses voisins. Sa maison, à lui, tenait bien droit et n'avait pas ces problèmes, et avec la façon dont il avait agencé son projet, il lui restait un bon lopin de terre exploitable, pour construire une autre baraque.

Il alla un jour trouver ses voisins.

— Vous savez, chers amis, j'ai un bon bout de terre, là ici, où vous pourriez vous poser. Au lieu de dépenser une fortune pour réparer et prolonger l'inéluctable, car je suis sûr que vos dépenses vous ont déjà coûté l'équivalent de trois maisons, pourquoi ne pas repartir sur une base saine, une terre solide, et d'avoir des fondations faites pour durer ?

Tous se regardèrent, fronçant les sourcils, et chassèrent cet olibrius qui leur proposait cette chose si absurde.

— Mais c'est notre maison ! Nous y avons mis toutes nos économies, et nous y sommes bien ! Vous ne voyez pas que vous nous dérangez avec vos idées stupides ?

Et de colère, ils chassèrent ce pauvre être qui leur proposait de l'aide. Le voisin ne vint plus les aider, il était venu de bon cœur, leur proposer ses idées et s'était fait chasser comme un malpropre. Et un beau jour, de sa terrasse, sirotant un verre de thé glacé bien frais, il ne put que voir la maison de ses voisins dans la tourbe sombrer.

C'est l'histoire d'un gars qui voulait changer le monde

C'était un garçon comme les autres. Enfin, pas vraiment, il ne voyait pas la vie de la même manière. Il n'était pas riche, n'avait pas d'emploi comme la société l'imagine et l'impose. Son travail, sa mission, c'était changer le monde, le rendre meilleur, le rendre plus beau. Il combattait l'injustice, il savourait les mots tels que solidarité, échange, partage, dans une société où l'égoïsme, la compétition et le matérialisme étaient devenus dogmes. Il n'était pas riche, il vivait le plus simplement possible, dans une petite chambre perdue dans une grande ville, et avait juste de quoi survivre. Il n'était pas intéressé par tout ce matérialisme bling-bling qui semble définir la réussite sociale d'un individu, où l'on se doit de posséder tel téléphone ou marque de fringues pour affirmer son existence.

C'était un optimiste né : il était persuadé qu'en semant des petites graines, il pourrait faire changer les mentalités, que chaque petit geste comptait, et qu'ils rendraient le monde plus beau. Qu'en accomplissant ceux-ci, il serait source d'inspiration pour d'autres, qui à leur tour, rendraient la pareille. Que ces petites gouttes

d'eau créeraient une grande rivière, pleine de vie. Pourtant, la vie n'était pas tendre avec lui, comme pour beaucoup d'êtres humains, mais là où ces derniers baissaient les bras et maudissaient la terre entière, lui gardait espoir. Pourtant, chaque écorchure entamait quelque peu son moral, mais son espoir était plus fort que tout. Il gardait son optimisme, son amour pour les autres, car il restait persuadé qu'un jour on lui rendrait la pareille, quand il en aurait le plus besoin.

Il était de tous les combats : pour combattre cette injustice sociale, il militait, participait à des manifestations, protestait. Il était là pour montrer au monde ce qui n'allait pas, pour faire bouger les choses et sensibiliser le monde. Cela lui valait parfois quelques problèmes, contrôles et fouilles par les autorités, mais jamais il ne se laissait intimider, persuadé que même ces personnes qui le menaçaient auraient aussi ces graines qui germeraient dans leur tête.

Et malgré tous ces beaux gestes, il était constamment dénigré. Il fut traité de fainéant, de parasite par tout un tas de personnes, parfois même ses proches, qui ne prenaient même pas le temps de le connaître réellement ni de découvrir ce qu'il entreprenait au quotidien. On le regardait de haut, avec mépris parce que c'était ce

chômeur ou cet assisté de l'aide sociale, parce qu'il ne croyait plus en ce système de compétition, de travail où seule compte la jouissance instantanée. Certes, tous ces regards et ce mépris le blessaient, mais il continuait. Il voulait croire qu'il était possible de changer les choses, d'améliorer le quotidien de son entourage.

Mais un beau jour tout son espoir s'envola. Les tuiles et les galères s'amoncelaient. Il n'arrivait plus à espérer. Il tentait des messages d'appels à l'aide, mais tellement teintés de désespoir que les gens s'en détournèrent totalement. Il se mit aussi à maudire le monde, et au fur et à mesure qu'il criait haine, rage et désespoir, sa situation empirait, sa vie devenant un réel calvaire, avec des problèmes de plus en plus fréquents et de plus en plus insurmontable.

Il était en pleine noyade, submergé par tous ces sentiments néfastes. Plus il hurlait, plus cette masse étouffait ces cris. Il n'était entendu par personne, et ces mots étaient si violents que les rares qui les entendaient s'enfuyaient en courant. Il se mit à se détester lui-même, s'en voulait d'avoir été si utopiste, si idéaliste. Sa vie n'avait plus de sens, tout ce qu'il avait construit s'effondrait comme un château de carte si fragile, balayé d'un simple petit souffle.

Sa dégringolade était telle qu'il ne voyait plus d'issue ni d'échappatoire, à un tel point que les idées noires l'envahirent, et commençaient à prendre de plus en plus de place. Il ne répondait plus au téléphone, ne sortait plus de chez lui. Il attendait que les jours passent, et chaque soir, au moment de se coucher, il se disait mentalement « encore une en moins à attendre ». Au bout de quelques jours, il n'en put plus, et il se prépara à commettre l'irréparable. Il s'était trompé, il avait perdu son but, et ce qu'il avait accompli n'avait servi à rien. Il n'avait pas sa place dans ce monde qui continuait toujours, selon lui à mal tourner. Et un beau soir, il décida de passer à l'acte.

Il allait mettre fin à ses jours et s'apprêta à planter une lame dans ses veines. C'est à ce moment-là qu'on toqua à la porte. Il ne voulait pas répondre, voulait la paix, voulait en finir. Il continua son geste. Mais la porte fut enfoncée, et c'est là qu'il se rendit compte de ce qu'il avait accompli. Tous ces gens étaient là, ceux qu'il avait aidés, soutenus par le passé. C'était cette immense main tendue qui le sortait de sa noyade, de sa chute sans fond. Sans nouvelle de sa part depuis des semaines, ils s'étaient rassemblés afin de voir ce qui n'allait pas, ce qu'ils pouvaient faire pour l'aider. Oui, il réalisa que les actions qu'on accomplit nous reviennent toujours, d'une manière ou d'une autre,

même si on ne le voit pas au premier regard ou lorsqu'on espère. Que si on se laisse aller au désespoir, à la colère, celle-ci nous entraîne toujours plus bas. Il reprit espoir. Il surmonta, grâce à l'aide de tous ces gens toutes ses galères, petit à petit, un pas après l'autre. Mais la confiance était revenue, celles-ci n'étaient plus ces montagnes infranchissables. Et de nouveau, il se mit à changer le monde autour de lui.

Cette histoire est peut-être bateau pour vous, de la philo à deux francs-quatre sous. Mais néanmoins, je trouve, même si je la trouve mal écrite, et que je n'en suis pas fièrement satisfait, qu'elle a beaucoup de sens. C'est vrai, il faut croire à ce que l'on fait, il faut espérer, donner. Cela nous revient toujours d'une manière ou d'une autre. Et c'est vrai qu'on passe parfois par des moments de découragements, où l'on se demande si ce qu'on fait a un sens. On peut se sentir désespéré de ne pas voir les choses avancer, de ne pas avoir quelque chose de réciproque. Mais dans ces moments, si on se laisse submerger par la négativité, c'est une spirale sans fin qui commence, où les problèmes s'amoncellent, deviennent insurmontables, alors qu'on les traverserait sans s'en rendre compte en restant positif.

Pour répondre à certaines questions qui je suis sûr viendront, oui c'est un peu inspiré de mon expérience,

mais pas que. Oui, j'ai en ce moment des périodes de découragement, où je me demande si je continue dans cette voie ou pas, certains d'entre vous l'ont peut-être lu la semaine dernière dans ce billet « A tous ceux qui me portent ce regard... » que j'ai publié puis retiré. Mais c'est principalement en regardant tous ces gens autour de moi, ces héros méconnus qui changent le monde autour d'eux, que m'est venue mon inspiration. Que je les vois douter aussi, lutter quand l'optimisme n'est plus là. Et c'est à ces personnes-là que je dédie cette petite histoire.

La légende d'Inos et Golgoth

Cette histoire est en réalité un passage du livre que j'ai écrit dans le cadre du NaNoWriMo. Vous devriez pouvoir lire l'intégralité de ce roman d'ici peu !

Il était un Dieu qui s'appelait Vinos. Vous avez vu sa représentation, elle était sur la stèle qui protégeait la chambre de Solivae. Vinos était un dieu champêtre, il protégeait avec ardeur ses petites fleurs poussant dans les forêts. Il les aimait tant qu'il prenait beaucoup de temps à se balader parmi elles, quittant les contrées lointaines, la terre des dieux, pour se promener dans les forêts d'Alinora, parfois pendant plusieurs années.

Mais un beau jour, en se promenant parmi ses protégées, il remarqua un être qui le stupéfia. C'était une Sylvaine qui s'appelait Solivae, et qui comme lui, aimait plus que tout les couleurs et parfums de ces petites pousses. Elle avait de longs cheveux d'argent et ses yeux avaient la couleur de l'océan. Vinos tomba tout de suite sous son charme, et pendant une révolution lunaire entière, ils passèrent tout le temps ensemble, partageant leur passion commune pour toute cette vie qui germait,

poussait et fanait en moins d'une saison.

Lorsqu'il fut temps pour lui de rentrer dans les contrées lointaines, Vinos ne put se détacher d'elle et elle de lui, si bien qu'il décida de l'emmener avec lui. En ces temps-là, les Sylvains étaient encore autorisés à venir dans les contrées des dieux si ces derniers les invitait, et ne pouvant se détacher de son amour naissant, elle accepta avec joie de l'accompagner.

Mais les dieux avaient une règle qu'ils ne pouvaient en aucun cas transgresser : il leur était interdit d'aimer un être d'une race inférieure. Vinos et Solivae durent donc cacher aux yeux de tous l'amour qui animait leurs cœurs. Cela fonctionna pendant longtemps, mais un beau jour Solivae sentit quelque chose changer en elle. Leur amour si fort avait porté ses fruits et elle attendait donc le fruit de leur union. Ils essayèrent fort bien de cacher la transformation de Solivae, mais le petit être grandit fort vite et le ventre de Solivae commençait à s'arrondir. Il ne tarda plus que les Dieux s'en rendirent compte. Barug, Dieu parmi les dieux rentra dans une rage folle et les chassa des terres lointaines.

Mais en chassant les deux amants, il prononça des
mots terribles :

« Que ta divinité s'assèche, Vinos, que ton être ne devienne plus qu'un pâle reflet de ce que tu étais. Tu vivras longtemps, te morfondant au plus profond de ton être, voyant tout ce qui t'est cher partir nous rejoindre bien avant toi. Tu vivras amer et ton tourment sera ton plus lourd fardeau. Ton fils te haïra et portera la haine et la destruction dans son cœur. Quant à toi, Sylvaine, qui a osé séduire l'un d'entre nous au point d'en porter son fruit, tu enfanteras dans la douleur et en mourra. »

Lorsqu'ils revinrent en Alinora, personne ne les accueillit. La colère de Barug était telle que ses mots avaient résonné en tout Alinora, et furent entendus de tous. Craignant sa colère, et malgré que Solivae était aimée de tous les Sylvains pour sa gentillesse et sa douceur, les peuples refusèrent de les aider. Ils devinrent vagabonds, parcourant les routes dans l'espoir de trouver un jour un endroit où ils pourraient vivre heureux. Mais plus le temps passait, plus leur désespoir montait. Si bien que Dothiria les prit en pitié. Elle vint un jour les voir.

« Je ne peux défaire les mots de Barug, mais je peux au moins apaiser quelque peu vos souffrances. Tu n'enfanteras pas un enfant, Solivae, mais deux. Le

premier sera aimé et respecté de tous, et sa lignée sera de celle qui dirige le monde. Le deuxième sera touché par la malédiction de Barug, car comme je vous l'ai dit, je ne peux défaire ses mots. Mais un jour, lorsque tout espoir sera perdu, des vaillants arriveront à mettre un terme au carnage qu'il causera, et Alinora connaîtra la paix. Tu connaîtras le respect dans ton repos, Solivae et pendant des siècles hommes et sylvains vous rendront hommage par des chants et prières. Tout le monde connaîtra votre histoire, de votre amour plus fort que tout au point d'en braver les interdits. »

Quelques jours après la visite de Dothiria, Solivae enfanta. Mais comme l'avait prédit Barug, la douleur était telle qu'elle en mourut. En expirant son dernier souffle, elle nomma les jumeaux qui venaient de naître. Inos et Golgoth. Inos fut élevé parmi les Sylvains, gagnant en même temps leur savoir et leur sagesse et se maria plus tard avec une humaine, créant ainsi la grande lignée Inothai. Quant à Golgoth, Vinos, qui craignait la haine que son fils lui porterai, l'abandonna dans une forêt d'Inos Buldor. Il fut recueilli par une vieille femme qui l'utilisa comme larbin dès qu'il fut en âge de marcher. Et régulièrement, il recevait la visite de Garod, le dieu maléfique. Profitant des mots de Barug, il distilla la haine et la colère dans le cœur de Golgoth, qui jura de se venger de son père qui l'avait abandonné et de Barug pour la malédiction qu'il lui avait jetée.

Mais plus le temps passait, plus la jalousie montait en lui. Les exploits de son frère parvenaient jusqu'à lui, et l'amour que lui portaient les peuples d'Alinora le mettait hors de lui. Il s'avança dans l'île du nord où il trouva la pierre de l'Ombre, prit le pouvoir dans l'île qui fut corrompue par la noirceur de son âme, et avec une armée, marcha sur Alinora, bien décidé à prendre la place de son frère.

La dernière bataille eut lieu dans la région qu'on appelle maintenant Rhulhidor. Les pierres de pouvoir furent utilisées à un tel point que toute vie sur le champ de bataille fut anéantie, et laissa place à un grand désert. A la fin du dernier soir de ce terrible conflit, il ne restait plus que les deux frères qui s'affrontèrent en duel. Il n'y eut pas de vainqueur, car tous deux se blessèrent mortellement. Et depuis, Inos et Golgoth se réincarnent dans la descendance de Vinos, se battant à nouveau. Nous devons en être à leur quatrième incarnation. Quant à Vinos, rongé par l'amertume et le chagrin, il disparut et l'on entendit plus jamais parler de lui. »

Malthael s'arrêta de parler quelques minutes. Tous étaient pensifs, éprouvaient une grande tristesse à la suite de cette histoire. La colère d'un dieu suite à la plus belle chose qui existait sur cette terre, l'amour, avait plongé Alinora dans le chaos depuis bien longtemps.

Un petit conte de Noël

Il y a bien longtemps, dans une contrée appelée les terres montagneuses, vivait un être qui s'appelait Fergiel. Il vivait isolé à l'écart de tout, car dans sa tendre enfance, il avait été rejeté et moqué par tout son village. Car Fergiel n'était pas très grand, et avait une grande bosse sur le dos, qui le faisait marcher maladroitement. Les enfants de son âge se moquaient constamment de lui, au grand dam de ses parents. Lorsqu'il fut un peu plus grand, les jeunes de son âge, devenus adultes, prirent peur pour leurs propres enfants et le chassèrent. Il alla s'installer dans les petits bois, aux pieds des grandes montagnes, et y vécut des années durant. Il était souvent très triste, et se sentait seul, la seule compagnie était celle des animaux des bosquets aux alentours de sa petite chaumière, et même s'ils étaient doux avec lui, il n'avait personne à qui parler.

A force de réfléchir à la question, Fergiel eut un jour une idée. Il retournerait dans son village, non loin de là, durant la nuit. Il réparerait ce qui était cassé, ferait des cadeaux qu'il laisserait sur le pas de la porte pour les enfants. Cela leur ferait certainement plaisir ! Et si cela les rendait heureux, et qu'il se montrerait après, il pourrait, à coup sûr, être accepté parmi eux !

Il commença à mettre son plan à exécution. Chaque nuit, lorsque tout le village était endormi, il se rendait dans son petit village natal. Il réparait les trous dans les

chemins pour les charrettes, mettait des petits jouets de sa confection au pas de la porte pour les enfants, et accomplissait tout plein d'autres petites tâches qui facilitait le quotidien des villageois. Ces derniers en étaient très heureux, leur vie était facilitée, et tous les jours des enfants recevaient des jouets qu'ils aimaient beaucoup.

Les villageois se demandaient quand même qui pouvait bien faire cela. Ils commencèrent à s'espionner gentiment, le soir venu, afin d'être le premier à savoir qui distribuait ces cadeaux et donnait son aide anonymement, sans rien demander. Mais jamais ils n'arrivaient à le savoir, Fergiel faisait chaque fois en sorte de ne pas être vu.

Le temps passa, avec ces escapades nocturnes qui se faisaient quotidiennement. La journée, Fergiel se reposait un peu, mais fabriquait toujours plus de jouets, et les stockait pour la grande fête du solstice d'hiver qui approchait à grand pas. Il voulait faire une grande distribution cette nuit-là, pour fêter cette célébration à sa manière. Il pourrait alors donner un maximum de jouets aux enfants qui commençaient à lui laisser des petits mots de remerciement sur leurs pas de porte avant d'aller se coucher. Mais il avait fait beaucoup trop de jouets et n'arrivait pas à les porter tout seul. Ses amis animaux arrivèrent à la rescousse, et son ami le renne lui fit comprendre qu'il pourrait mettre de grands sacs remplis de cadeaux sur son dos. Grâce à son aide, Fergiel put tous les transporter, et se dirigea vers le village.

Mais Fergiel eut une mauvaise surprise en arrivant au

village. Les villageois avaient fait la fête fort tard et étaient tous toujours réveillés. Malgré toute la discrétion dont il faisait preuve, il fut vite repéré. Lorsqu'ils comprirent qui venait leur rendre visite tous les soirs, les villageois furent en colère. Ce n'était que cet être répugnant qui venait toutes les nuits, celui qu'ils avaient chassé il y a plusieurs années parce qu'il n'était pas comme eux. Certains ramassèrent des pierres, et les lancèrent dans sa direction.

— Va-t'en ! On ne veut pas de toi ici !

— Un être aussi immonde que toi ne peut pas s'approcher de nos enfants, tu leur feras peur !

— C'est certainement pour nous jouer un vilain tour, pars et ne reviens jamais !

Mais alors que les villageois se rapprochaient de plus en plus de lui pour lui faire quelque mal, tous les enfants du village se mirent autour de Fergiel, se tenant la main, comme pour faire une barrière pour le protéger de leurs parents. L'un d'entre eux, parla pour tous, et à chaque parole qu'il disait, tous les autres acquiesçaient pour bien montrer qu'ils pensaient comme lui.

— C'est vous les êtres immondes, qui n'êtes pas beaux ! Et c'est même pire, parce que vous, c'est votre cœur qui est moche, à rejeter quelqu'un qui est différent de vous ! Alors que lui, ce gentil monsieur, il vient tous les soirs, il nous aide, nous fait des cadeaux depuis des mois, alors qu'il n'a jamais rien demandé en retour ! Alors, ces pierres que vous voulez lui jeter, c'est sur vous que vous devriez les lancer !

Les villageois, en entendant ces mots, restèrent bouche bée. Ils se rendirent compte que leurs enfants avaient raison, et que leur peur, la répulsion que le corps différent de Fergiel, les avaient rendus encore plus horrible que simplement ce corps difforme. Ils s'excusèrent tous, et invitèrent Fergiel à passer le reste de la fête avec eux. Mais au petit matin, Fergiel disparut. Il ne réapparut plus jamais au village. Finalement, les villageois entendirent plus tard qu'il avait été aperçu dans un village plus loin, offrant des cadeaux aux enfants, et rendant service aux villageois. Il le fit dans beaucoup de villages de la région, jusqu'à ce qu'il devienne très vieux et ne put plus se déplacer. Depuis, les adultes, pour se rappeler cette histoire, offrent des cadeaux à leurs enfants en décembre. Et plus jamais, dans cette contrée, un enfant ou un homme différent de la normale n'est traité avec mépris. Bien souvent, on l'appelle d'ailleurs Fergiel, et à chaque solstice, il reçoit une pluie de cadeaux de son village.

